

Culture et loisirs

Le grand retour du maître Philippe Caubère à l'Athénée enflamme les parterres de curieux, soirée après soirée. Vieux nostalgiques en pèlerinage ou jeunes aventuriers en quête d'un théâtre qui manque, allez voir, allez rire, allez vivre !

Dansons avec le Diable Caubère

Par Margaux Grégoir

« *La Danse du Diable est un spectacle joué par un seul acteur, qui en est l'auteur ; mais ce n'est pas un "one man show", ni une série de sketches ; c'est une histoire ; comique parce que j'espérais qu'elle fasse rire, fantastique parce que je voudrais qu'elle fasse un peu rêver* », écrivait Philippe Caubère pour présenter sa pièce dans le programme du festival d'Avignon de 1981.

Sincérité à l'état brut

La *Danse*, c'est effectivement un drôle de mélange. C'est à la fois une forme jusqu'alors inconnue de délire semi-autobiographique, une combinaison d'histoiettes drolatiques et nostalgiques, une mise en abîme délicate d'un spectacle interminablement loufoque et un regard amusé et tranchant sur la société. Bref, c'est l'habile combinaison du comique et du fantastique dont rêvait son auteur. Une combinaison qui, bien que longue (3 heures et 20 minutes de spectacle), se révèle véritablement décapante. Philippe Caubère y retrace la vie de Ferdinand Faure (ersatz fantasmagorique de lui-même), jeune garçon d'une famille bourgeoise de la région de Marseille, s'imaginant la gloire depuis le fond sa petite chambre, entre deux bruyantes interruptions maternelles. On suit alors l'oiseau qui prend son envol pour le cours Molière, où deux-trois bricoles viendront encombrer sa route, au rythme des commentaires chantants de son aixoise de professeure de théâtre !



© MICHEL LAURENT

“
Le comédien
s’est imposé
un exercice de
dénouement et
d’absolue sincérité”

Pour mieux comprendre ce qui se déroule devant vous, mieux vaut connaître les origines de la pitrerie, au risque de se voir pris au piège d’un siège trop raide dans un tourbillon infini ! Le comédien, qui a connu la gloire pour son rôle de Molière dans le film éponyme d’Ariane Mnouchkine de 1978, s’est imposé ici un exercice de dénuement et d’absolue sincérité. Le texte s’est construit au fil de dix mois de travail d’improvisations sous le regard avisé de deux compères exigeants de l’époque, Jean-Pierre Tailhade et Clémence Massart. Se retournant sur son travail, l’auteur évoque un véritable « voyage intérieur » dans le but de « chercher un langage », voyage à la fin duquel il a retravaillé les morceaux collectés pour en tirer sa « fable », avec pour intention que la pièce se compose « comme une nouvelle, et néanmoins qu’elle reste une farce, (...) une blague », accessible à tous, initiés ou non au théâtre.

Trente-trois ans après sa création, Philippe Caubère revient et réussit à nouveau ce pari fou de passionner en racontant sa vie, de transfigurer le narcissisme du comédien en talent d’auteur comique, de faire de la petite histoire de sa vie la grande épopée d’une longue soirée de théâtre. Le résultat touche par son honnêteté, qui se lit entre les lignes caustiques des portraits tracés à grands coups de stéréotypes et d’exagérations merveilleusement incarnées. On rit des commentaires politiques maternels, des mimes fantastiques mais balbutiants de Fernand, des imitations du Général ou encore de Johnny... On reste médusé devant ce Philippe Caubère aux mille visages ! Mais on rit aussi de nous, à la merci d’un homme talentueux qui s’amuse de nous avoir dans

son escarcelle pour mieux se moquer de nous... pour notre plus grand plaisir.

Œdipe libéré

La figure de la mère. En voilà un beau sujet de dissertation, au moins aussi beau que celui dont a écopé le pauvre Ferdinand : « Qu’est-ce que le bonheur ? ». Mais voilà, force est de reconnaître que le sujet de la pièce est là : Madame Faure, son style inimitable, son châle sur les épaules, sa décadente bourgeoisie aux manières caricaturales, son anti-communisme couplé à son amour du Général, sa maladroite bienveillance maternelle... Mère de Ferdinand ou de Philippe Caubère ? La réponse vous appartient. Mais c’est elle, ou plutôt lui en elle, qui impose la cadence et s’interloque de « la longueur de ce truc d’intellectuels, de personnages qui sont là mais qu’on ne voit pas ». Car tout ramène le petit Ferdinand à sa mère, qui devra pourtant partir un jour, comme nous tous d’ailleurs. C’est le fin mot de l’histoire – un peu triste, mais pas trop quand même – comme un clin d’œil, parce que rien ne nous interdit de rire au nez de la mort après tout. Noir. Un projecteur éclaire la lettre de Madame Faure laissée à son fils, elle espère qu’il aura « trouvé, afin de libérer ces gens tout de même, parce qu’ils sont patients, mais ton truc d’intellectuels se fait long Ferdinand... ». « Ces gens », c’est le parterre de spectateurs auquel vous appartenez peut-être bientôt. Un parterre hilare qui a projeté son imagination sur cette scène vide de meubles (une chaise, un banc) mais pleine d’un homme à l’énergie époustouflante, scène sur laquelle se sont joués un mélodrame russe, une allocution télévisée du Général, un concert de Johnny au parc Borély, j’en passe et des meilleures ! Alors, peut-être comme moi vous applau-



direz à vous en rougir les doigts, dans un de ces rares moments de ferveur théâtrale, où vous et la dizaine d’inconnus autour ne font plus qu’un, pour dire au gars en nage sous les projecteurs tout le plaisir et toute l’humanité qu’il vient de vous donner. Pour cela, il faudra laisser votre montre au vestiaire – je n’ose même pas parler de votre éventuel téléphone – parce que 3 heures 20 d’attente, c’est sûrement long, mais 3 heures 20 de vie, ce n’est rien !

LA DANSE DU DIABLE

Une création de et avec :
Philippe Caubère
Lumières : Roger Goffinet
et Jean-Christophe Scottis

3h20 avec entracte

Jusqu’au 7 décembre à 19 heures,
relâche les lundis et jeudis.
Au Théâtre Athénée Louis Jouvet,
7 rue Boudreau, Paris 9^e,
métro Opéra Havre-Caumartin.